



LA RÉSISTANCE

DU PRINTEMPS 1940 AU 11 NOVEMBRE 1942

COMMUNICATION PRÉSENTÉE EN SÉANCE PUBLIQUE LE 11 JUIN 2011

Installons-nous ensemble dans la France de ce printemps 1940. Depuis, sept mois, c'est la guerre ou plutôt la drôle de guerre dont les combats se résument à quelques échanges de coups de feu entre patrouilles de reconnaissance.

L'optimisme est de rigueur. Dans son numéro du 3 avril Le Réveil-du-Beaujolais n'hésite pas à titrer :

La défaite complète des Allemands est pour cette année.

Tout à coup, dans cette torpeur, le réveil sonne brutalement. Les Allemands envahissent le nord de la Belgique. Se souvenant de la guerre d'avant, Gamelin, notre général en chef, lance aussitôt le gros de notre armée à leur rencontre.

Les nôtres sont déjà bien engagés quand, tout à coup, les panzers de Guderian débouchent des Ardennes où personnes ne les attendait. Notre état-major avait jugé la chaîne infranchissable....

En quelques jours, les Allemands referment leur tenaille. Notre armée, qui redescend de Belgique, est coupée de ses arrières et acculée à Dunkerque.

La force mécanique dont va bientôt parler un obscur général de brigade à titre temporaire a eu raison de nos lignes de résistance malgré l'indiscutable, et trop souvent méconnu, courage des enfants des poilus de 14-18.

Toutes les digues ont lâché. Tandis que se joue la tragédie de Dunkerque, les réfugiés déferlent vers le sud aiguillonnés par les bombes et les sirènes des Stukas.

Le savoureux Réveil-du-Beaujolais confirme en écrivant :

Le hurlement des sirènes a un effet très déprimant sur les personnes nerveuses.

Emile Bender, le maire d'Odenas, observe :

Les réfugiés, passent sur nos routes à bicyclette, en auto couronnée par le matelas familial. Des officiers aussi, en auto, pour déguerpir plus vite...

Puis viennent les troupes en déroute et Bender confie à son journal :

Nous avons vu ces bandes de fuyards, corps de santé en tête, traverser Odenas. Spectacle douloureux. Pas un homme n'avait conservé son arme. Débrayés, ils passent dans des autos et des camions, volés pour la plupart, et sur des bicyclettes soustraites à des fermes. Les officiers sont pêle-mêle, sans autorité...

A Villefranche, on est obligé de s'organiser pour faire face à cette déferlante. L'hôtel-restaurant *A ma chaumière*, situé à l'angle du boulevard Burdeau et de la porte de Belleville est réquisitionné pour servir de centre d'accueil. Le comité

caladois de la Croix Rouge s'est chargé de l'organisation et a fait appel à l'esprit d'entreprise d'Ernest Planche, créateur de la société d'autocars du même nom, pour diriger le centre.

Peu à peu, un sentiment de panique gagne, d'autant que, dès le 6 juin, la mairie annonce la distribution de masques à gaz à la population. Pas très rassurant en effet !

Douze jours s'écoulent encore dans ce tohu-bohu d'un monde qui chavire.

Armand Chouffet, le maire, fait bientôt placarder cet avis dans Villefranche :

Le maire invite fermement la population caladoise à rester à Villefranche et à ne pas se départir de son calme et de son sang-froid habituels. Il l'assure de tout son dévouement et ne se séparera pas d'elle.

Le 18 juin, Charles De Gaulle, une affiche signée conjointement par le maire, le président des anciens combattants, et le chanoine Prat, archiprêtre de la collégiale, proclame Villefranche «ville ouverte».

La messe est dite. Le 19 juin, un peu avant dix heures, les premiers éclaireurs motocyclistes allemands entrent dans la cité par la porte de Belleville. Comme le note encore Bender, ils sont suivis «de camions chargés de soldats bien équipés puis de chars qui se suivent à 25 m d'intervalle»

Des policiers en vert de gris s'installent aux carrefours et se chargent aussitôt de régler la circulation. Des affiches sont placardées pour annoncer le couvre-feu à 21 h ainsi que des restrictions d'essence. Le standard téléphonique a été parmi les premiers bâtiments occupés et les communications sont coupées.

Déjà des émissaires ont pris contact avec la mairie pour établir une liste de per-



sonnes susceptibles d'être prises en otage. Villefranche terre sa honte et déserte ses rues. Comment savoir si les volets ont été tirés et les stores baissés pour se préserver de la chaleur d'un été qui vient ou tout simplement parce qu'on ne veut pas voir ça ?

Au garage Renault de la rue d'Anse, Adrien Ducroux, un ouvrier mécano qui n'a pas vingt ans, est comme tous ses collègues KO debout. Il réalise pourtant très vite que les Allemands risquent de réquisitionner les réserves de carburant du garage et, sans perdre une minute, il sabote les pompes et les cuves à essence.

D'autres actes de résistance spontanée ont sans doute été accomplis ce jour-là en Calade, mais, en l'absence de témoignage écrits et recensés, l'histoire ne les a pas retenus.

En tout cas, Adrien Ducroux, lui, est rentré en résistance et va tout de suite persévérer en procurant des vêtements civils et des bleus de travail à des soldats français qui veulent échapper à l'envahisseur et aux camps de prisonniers.

Mais les dés sont déjà pipés.

En coulisse, les représentants de la droite extrême, ceux qui ont depuis toujours la haine de la gueuse, cette république qu'ils n'ont pas réussi à renverser lors des émeutes de février 1934 et qui, deux ans plus tard a accouché du Front Populaire, fomentent depuis des mois leur complot. Ils tiennent leur revanche, eux qui n'ont pas hésité à proclamer « Plutôt Hitler que le Front Populaire » Pétain sera leur homme. Le stage en Espagne, qu'il vient d'accomplir auprès de Franco comme ambassadeur de France, lui a permis de se familiariser avec une forme de fascisme. De toute façon, c'est un vieillard et il ne sera pas trop difficile de le manipuler...

Le Maréchal devient chef de gouvernement. « Pétain, c'est la résistance sublime et victorieuse de Verdun... La France en éprouve une immense impression de sécurité » écrit Wladimir d'Ormesson dans *Le Figaro*. Tout est dit en deux phrases

Le vieil homme réussit une prouesse dont rêveraient tous les grands communicants d'aujourd'hui quand il déclare de sa voix chevrotante « je fais don de ma personne à la France ». Imaginons-nous un instant devant le poste de radio, au milieu du cercle familial dont chaque membre est partagé entre l'anxiété, la désolation et la honte. Comment ne pas verser une larme de reconnaissance pour le sacrifice de ce vieillard, censé avoir déjà tant fait pour la France, et qui remonte en ligne alors que tout s'est effondré autour de lui ? Deux élus beaujolais font cependant preuve de plus de discernement. Le premier, Justin Godard, est sénateur, adjoint au maire de Lyon, ancien ministre de la santé, ancien candidat à la présidence de la République, écrivain à ses heures et, entre autres, fondateur de la Ligue contre le cancer et membre dirigeant de la Ligue des droits de l'homme. C'est aussi un membre éminent de l'académie de Villefranche.



Adrien Ducroux

Quand il n'est pas à Paris, il réside à Pommiers dans une maison qu'il loue.

Le second est Emile Bender. Beaujolais pur Gamay puisqu'il est né à Charentay, dans le hameau du Grand-Vernay, de parents viticulteurs, il est avocat comme Godard et siège lui aussi au sénat. On a vu qu'il était maire d'Odenas et membre du conseil général dont il a été un temps président.

Comme tous les parlementaires français, députés et sénateurs rassemblés à Riom, ces deux presque septuagénaires sont appelés, le 10 juillet, à voter les pleins pouvoirs à Pétain. A l'instar de 6 autres élus du département, ils vont avoir la présence d'esprit de refuser et de dire non au maréchal.

Sur 649 suffrages, 569 vont au « oui ».

Armand Chouffet, le député maire de Villefranche a apporté sa contribution à cette déferlante. « J'ai voté contre la guerre » se justifiera-t-il.

20 autres parlementaires dont Edouard Herriot, le député maire de Lyon, préférèrent s'abstenir.

Ils ne sont que 80 à avoir le courage du « non ».

Dès le lendemain, 11 juillet, les huit réfractaires rhodaniens, se retrouvent dans le bureau de Laurent Bonneval, sénateur de centre droit et président du conseil général.

Ils entreprennent de rédiger ensemble un manifeste pour expliquer leur vote contre les pleins pouvoirs et définissent ceux-ci comme « un pouvoir personnel...de caractère autocratique...aligné sur les pays totalitaires... »

A peine rentré à Pommier, Godard se persuade très vite que la première des batailles à mener sera intellectuelle, qu'il va falloir interroger les consciences, réveiller les intelligences.

Il n'y a pourtant plus urgence puisque, le 25 juillet 1940, les Allemands se retirent de Villefranche, en vertu des accords d'armistice. On ne les reverra plus avant le 11 novembre 1942. Dans la zone libre, le mot occupation ne veut pratiquement rien dire pendant deux ans et demi

L'esprit de résistance n'est pas éteint, mais pour le moins en sommeil.

Ceux qui vont entreprendre de le réveiller vont très vite comprendre, comme

Godard, que la première bataille à livrer est celle des idées et que le tout premier adversaire est le régime de Vichy et sa propagande.

Pendant deux ans et demi les armes de ce combat vont d'abord être les humbles duplicateurs à alcool sur lesquels, à condition d'y consacrer beaucoup de temps, on pouvait reproduire des tracts par petites centaines. C'est en tout cas le seul arsenal dont dispose le PCF qui, du fait des circonstances historiques, va, le premier, réussir à organiser un réseau.

Ce parti qui, suspecté d'être l'agent de Moscou et donc l'allié des Allemands, a été dissout en décembre 1939. Ses cadres ont été obligés de se mettre au vert bien avant tous les autres militants opposés à Vichy et à créer des embryons de structures clandestines qui vont très vite être opérationnelles.

Dès le printemps 1941 des rapports des renseignements généraux mentionnent l'apparition de tracts communistes à Villefranche. On a su depuis qu'ils venaient sans doute de Villié-Morgon où le PCF comptait bon nombre de sympathisants et où quelques-uns de ses cadres s'étaient mis au vert. Ce qui devait recevoir le nom de « Presse clandestine » a d'abord eu la forme de ces feuillets plus ou moins lisibles qu'on se repassait sous le manteau. Le premier exemplaire du *Patriote beaujolais*, créé à l'initiative de Justin Godard avec la complicité d'un réseau dont fait désormais parti Adrien Ducroux, le saboteur des pompes à essence du garage Renault, n'est pas autre chose qu'une de ces méchantes feuilles dactylographiés sur une machine aux caractères baveux et tirées à la pierre humide, procédé de duplication basé sur le principe de la lithographie.

Dans la mesure où les premiers outils de tirage sont très lents, on cherche à multiplier les ateliers de reproduction clandestine. Ceci a aussi pour effet de cloisonner la chaîne de fabrication et, le cas échéant, de maintenir celle-ci opérationnelle lorsqu'un des maillons tombe.

Avec l'élargissement des réseaux, les moyens financiers augmentent et on peut se payer des ronéos dont il suffit de tourner la manivelle pour sortir des tracts en rafale.

Les mois passant, des imprimeurs rejoignent. Paul Hassler, dont l'atelier est installé rue de la Gare, à Villefranche, donne sa démission du conseil municipal dès le début de 1941 et met ses machines au service du combat.

Il faut aussi organiser la diffusion et recruter des facteurs. Parmi eux, citons l'abbé Lhérisson, le curé de Vaux-en-Beaujolais, qui se fait un malin plaisir de déposer cette littérature subversive au presbytère de la collégiale dont l'archiprêtre est un chantre de Vichy.



Justin Godard

Des chrétiens, qu'ils soient catholiques ou protestants, sont aussi entrés dans cette résistance intellectuelle. C'est le cas de Pierre Chaillet, un théologien jésuite qui a connu le nazisme lors de voyages en Allemagne et en Autriche. Il est revenu enseigner à Lyon où, dès 1940, il est en contact avec Frenay et Berthie Albretch qui se sont lancés dans la publication *Des Petites Ailes*, journal précurseur de *Combat*. Le père Chaillet signe *Testis* dans ses colonnes clandestines. Dès 1941, il est à l'origine d'un opuscule intitulé *France, prends garde de perdre ton âme* qui circule beaucoup dans Lyon. Par la suite, il sera le créateur des *Cahiers du témoignage chrétien*.

Au contact de cet intellectuel de nombreux jeunes chrétiens issus notamment de la JEC. Ou de la JOC entrent en résistance. Parmi eux, Gilbert Dru et Francis Chirat qui seront fusillés ensemble en 1944, place Bellecour, à Lyon ou encore Paul Rivière, jeune professeur de la très catholique institution des Chartreux qui va devenir responsable des parachutages et des missions aériennes pour tout le quart sud-est de la France.

Chaillet et Rivière vont avoir une grosse influence à Tarare où les chrétiens seront parmi les premiers à entrer dans les organisations de résistance armée après le retour des Allemands, en novembre 1942.

Pourtant, de nombreux témoignage montrent que ceux qui avaient envie de résister ne savaient pas toujours comment le faire et à qui s'adresser.

Une rencontre pouvait décider de tout. Il fallait avoir la chance de tomber sur la bonne personne...

Tous ces hommes et ces femmes qui vont se remettre debout savent parfaitement qu'ils risquent un emprisonnement pour « menées anti nationales » à l'image de René Claitte, militant CGT caladois, arrêté au printemps 1941...

Sur le terrain, le nouveau pouvoir ne tarde pas à montrer son vrai visage. Ainsi, dès le début de l'année 1941, les maires classés à gauche ou francs-maçons sont révoqués un à un. C'est le cas pour Armand Chouffet, à Villefranche, Jean Frojet à Beaujeu, Léon Foillard à Saint-Georges-de-Reneins.

Les maires ne sont pas seuls à tomber. Les conseillers municipaux jugés hostiles





Presse Clandestine

au nouveau régime sont aussi démis. Dans l'ensemble du Beaujolais on peut recenser une quarantaine de cas.

Une chasse aux sorcières prend aussi pour cible les enseignants. A Villefranche, le premier à en faire les frais, le 25 mars, est Antoine Gouze, le principal du collège Claude Bernard qui a refusé de fournir la liste des professeurs et élèves juifs ou ayant un nom à consonance étrangère. Il va se réfugier à Cluny et entrer bientôt en résistance. Ses deux filles, Christine et Danièle vont accompagner son cheminement. La première sera plus tard productrice de cinéma et épousera un certain Roger Hanin. La seconde accompagnera les premiers pas en clandestinité d'un brillant jeune homme et deviendra, grâce à lui, première dame de France en mai 1981...

MM. Rousset, instituteur à l'école de la rue Boiron, Netter, professeur de mathématiques, depuis 23 ans, au collège Claude-Bernard, Nicoud et Farjas, professeurs de l'école primaire supérieure font aussi parti de la charrette des révoqués...

La vie quotidienne se révèle de plus en plus difficile comme en atteste cette note des Renseignements généraux destinée

à étayer le rapport mensuel du sous-préfet de Villefranche : « Les difficultés et les souffrances deviennent de plus en plus sensibles. Aussi, dans la classe ouvrière et moyenne, les caractères s'aigrissent, le mécontentement l'emporte sur la volonté de supporter. On estime que 75% des salariés arrivent péniblement à subvenir à leurs besoins les plus immédiats. »

Le sous-préfet lui-même, écrit : le contingentement du pétrole dans les localités dépourvues d'électricité gêne les paysans... la population des centres industriels n'est préoccupée que par les problèmes de ravitaillement

Le sort des Juifs est de plus en plus inquiétant. La loi du 3 octobre 1940, les a éloignés de tout emploi officiel. Le 29 mars 1941 est créé le Commissariat général aux questions juives, confié à l'Ardéchois Xavier Vallat. Dès le début mai l'étoile jaune est imposée en zone occupée. Un nouveau « Statut spécial pour les Juifs », dont on a appris récemment qu'il été durci du crayon même du Maréchal Pétain, est promulgué le 2 juin. Un autre rapport des RG ne tarde pas à faire ce constat : On note une inquiétude chez les Israélites qui se traduit par une recrudescence des visas pour l'Amérique. Cette situation va faire entrer en résistance d'autres hommes et femmes de bonne volonté qui vont cacher des Juifs et organiser peu à peu de véritables réseaux de protection ou d'évasion vers la Suisse.

André Romanet, instituteur et secrétaire de mairie à Salle-Arbussonas, est un bon exemple de ce mode d'entrée en clandestinité. Dès 1940, avec son épouse, il met à l'abri des enfants de républicains espagnols, puis il organise l'année suivante un réseau pour placer les enfants juifs qu'il se charge d'aller chercher à Villefranche.

Les résistants de la toute première heure se sont rassemblés et ont étoffé leurs réseaux. Des relations se nouent d'un groupe à l'autre. D'autant que les appels à l'unité des mouvements, pas toujours sans arrière-pensée hégémonique se multiplient. Par la voix de Jacques Duclos, le parti communiste crée un Front National le 15 mai 1941 et met ses structures clandestines et ses membres au service d'un « large rassemblement de militants ouvert

à tous les Français, hormis les capitulards et les traîtres ». Un peu plus d'un mois plus tard, le 22 juin, l'invasion de l'URSS invitera le PCF à franchir définitivement un cap et à envisager la lutte armée.

Dès ce moment, les premiers contacts s'établissent avec des agents de l'Intelligence Service venus de Londres. C'est le cas pour le groupe qui se réunit tous les jeudis au café du château d'eau, autour de Godard et Ducroux. Un émissaire britannique va lui communiquer les longueurs d'ondes et les horaires d'émission de la BBC en français.

Avec cette information, qui va circuler rapidement, un nouveau cap est franchi. Ceux qui le souhaitent vont entendre d'autres voix que celles de Vichy. On va enfin savoir qui est le général de Gaulle.

A Tarare, dès le début de 1941, Pierre Garonne décide de tirer parti de ses compétences d'ingénieur radio.

Dans un deux pièces de la rue Platière, derrière l'ancienne église du château, il installe un réémetteur démontable qui, pendant tout le reste de la guerre, va être capable de diffuser sur la région tarrasienne des émissions de son choix.

Il trouve les moyens de supprimer le brouillage de la BBC et de réémettre celle-ci en clair. Du coup, chaque soir, *Les Français parlent aux Français* est capté dans de nombreux foyers.

Dès la fin de l'émission, Garonne démonte son matériel installé sur des cornières et va dissimuler le tout au grenier. Le régime de Vichy a cependant encore quelques raisons de se croire durablement enraciné dans la France profonde. En Calade deux manifestations vont le conforter dans cette idée à un peu plus d'un mois d'intervalle.

Le 10 août 1941, la place du Promenoir est noire. Des milliers d'anciens combattants, sont venus y renouveler leur serment au maréchal.

Le 28 septembre, celui-ci peut tester sa popularité en Calade.

Il est reçu, à la mairie et au marché couvert, par le maire désigné par son gouvernement, Ernest Planche, qui lui propose de rebaptiser une rue de la ville à son nom.

« Je ne veux prendre le nom de personne, chevrote le Maréchal. Lyon m'avait demandé de rebaptiser la place Bellecour. J'ai refusé. Villefranche comprendra »

Et les thuriféraires du *Réveil-du-Beaujolais* d'encenser aussitôt la modestie du grand-homme...

Nous arrivons déjà hors du cadre de la présente conférence. La Résistance existe désormais. La presse clandestine est devenue sa façade et affiche une belle réussite puisque *Combat* atteint au mois de juillet de cette année-là un tirage de cent mille exemplaire et *L'Humanité*, *Libération*, *Témoignage Chrétien* ne sont pas en reste.

Le 11 novembre, l'entrée des Allemands en zone libre met fin à la période qui constituait

aujourd'hui notre sujet...

Le 27 novembre 1942, dans une maison de Collonges au Mont d'Or, à l'invitation de Jean Moulin, le Parti communiste, *Libération*, *Combat* et *Franc-Tireur*, les quatre principales organisations de la Résistance civile, acceptent de se placer ensemble sous la houlette du général de Gaulle et de la France Libre. Désormais, la révolte gronde dans une ombre qui va vers le grand jour. La relève des prisonniers puis le service du travail obligatoire vont bientôt soulever une lame de fond qui aboutira à la création des maquis.

Jean PÉRI LHON
Journaliste et romancier



Le 28 septembre 1941